

POINT D'ORGUE : DIANE BIBAUD, LA MAESTRO QUI A PERSÉVÉRÉ

Textes et entrevues : Louis-André Larivière
Graphisme et mise en page : Nicolas Lajule



Diane Bibaud est en quelque sorte l'âme du Centre Bell lors des matchs des Canadiens de Montréal. La contribution des DJs est indéniable, mais l'orgue maintient la tradition, la garde en vie, la transmet d'une génération à l'autre.

Rencontrée par La Page Sportive dans son magasin de Sainte-Catherine, en Montérégie, Mme Bibaud ne cache pas qu'elle a le trac. C'est soir de match et elle doit réciter Jump de Van Halen – emblème incontournable des patinoires de hockey depuis 1984.

Près de 40 ans de performances et toujours autant de répétitions.

«Les gens n'ont aucune idée du travail que je fais, confie-t-elle. Quand je sors de là, je perds 200 livres. C'est beaucoup de pression. Les gens disent 'ah, t'es habituée !'. Le trac des artistes, je l'aurai toujours. Tant que je l'aurai, je vais jouer comme il faut.»

PARTIR POUR MIEUX REVENIR

Qu'elle soit en quête de perfection ou non dans ses prestations, la persévérance est à l'avant-plan des caractéristiques qui définissent Mme Bibaud.

La même année qu'elle a inauguré sa boutique, en 1987, elle a réussi à décrocher le contrat d'organiste au Forum de Montréal. Non sans ruse.

Après avoir «étudié l'orgue» du Tricolore, l'ambitieuse musicienne a emprunté la carte d'accès de l'ex-joueur Yvon Lambert, qui dirigeait le club junior à Verdun, et elle a pu entrer dans le bureau de Serge Savard.

Mme Bibaud a convaincu le directeur général de l'époque que Lambert la référerait pour l'emploi. Elle travaillait en fait à l'entretien.

«J'ai appelé mon mari et je lui ai dit : 'je m'en vais au Forum, au bureau de Serge Savard', relate-t-elle. Il avait des problèmes avec l'organiste, qui amenait toujours du monde.

Deux ou trois personnes. Un soir, il s'est fait dire 'woah ! Tu ne joues pas ce soir.'»

En 1992, un changement de philosophie a fait que Mme Bibaud n'était plus maestro au Forum. Son cœur a éclaté en miettes.

«J'arrivais pour une pratique et le responsable du système de son m'a dit que je n'étais plus dans les plans. Il n'y avait pas eu de communication. Ça fait autant de peine qu'un divorce, confie-t-elle.»

Elle est revenue en 1997 pour encore prendre la porte cinq ans plus tard. Mais sa

persévérance lui a servi. Elle s'imaginait un jour retrouver le boulot qui lui procure tant de bonheur. Elle n'a jamais dérogé du plan.

«J'allais souper en ville des soirs et je me disais 'un jour, je vais revenir'. Je me suis concentrée là-dessus.»

TOUCHÉE PAR L'AMOUR DU PUBLIC

Lorsque Geoff Molson, un homme qu'elle qualifie d'"extraordinaire", lui a permis de reprendre son rôle d'organiste par l'entremise du directeur technique, Mme Bibaud a accepté sur-le-champ. Pas question d'envisager son départ non plus.

«Chaque fois que je le croise, je le remercie, informe-t-elle. Le DJ Vincent Aubry fait un travail extraordinaire. C'est lui qui transmet

les consignes. Tout le monde dans l'organisation des Canadiens, ce sont des amours. Je n'ai pas autre chose à dire de que ça.»

Souvent, les gens arrêtent Mme Bibaud dans la rue ou dans les sphères du Centre Bell pour lui parler, prendre quelques autoportraits ou lui témoigner leur admiration.

Après tout, elle est l'une des figures les plus

connues de l'organisation même si elle ne fait pas partie de l'effectif ou l'administration.

Et l'artiste veut plaire à son public. L'anxiété de performance ne disparaît pas, même avec près de 40 ans de métier.

«Je signe des casquettes en bas et les gens me reconnaissent grâce au tableau indicateur. Ils ne sont pas obligés de le faire, prévient-elle. Le marketing est complètement fou et ils réalisent que ça fonctionne.

«Ça me fait plaisir. C'est de l'amour pur et simple. Je suis contente de l'offrir au public. Même dans le garage, en sortant, ils me klaxonnent.»

LÀ POUR RESTER

Mme Bibaud présente une observation marquante à ses yeux. Elle ne fait pas que «remplir les temps morts», comme elle l'indique; elle personifie la cheffe d'orchestre des gradins jusqu'au niveau de la glace.

«Souvent, ils attendent que je joue la dernière note avant de mettre (la rondelle en jeu). Vous remarquerez ça. C'est comique.»

À bientôt 70 ans, Mme Bibaud souhaite «continuer le plus longtemps possible» avec les Canadiens. Elle a beau penser vendre sa boutique d'ici cinq ans, la place que prend le CH dans son cœur est plus forte que tous les décibels qu'entraîne un solo de guitare électrique.

«On me l'a demandé dernièrement : 'si tu prends ta pension, nous laisses-tu?'. Non, je vais marcher à genoux ! Et on sait que les escaliers sur la passerelle sont difficiles!»

Après tout, il manque quelque chose à Mme Bibaud pour parler d'une ultime consécration.

«Les seules coupes que j'ai eues, ce sont des coupes de cheveux!»

✦ Louis-André Larivière

Poursuivez votre lecture en consultant l'article intégral sur lapagesportive.ca



DIANE BIBAUD DANS L'INTIMITÉ

En bon québécois, Diane Bibaud fait partie des meubles au Centre Bell. Près de 40 ans de métier, des hauts et des bas.

Rien n'est parfait : mais tout se tient, s'étaye, s'entrecroise, pour citer un écrivain français. C'est en quelque sorte un résumé du vécu de la sympathique maestro.

Pas question de faire fausse-note. Et tout ce que Diane Bibaud fixe comme objectif, elle travaille fort pour l'accomplir.

Du jour où ses parents adoptifs l'ont conduite à leur maison en «un clin d'œil», sa force de caractère lui a ouvert des portes et l'a menée sur la passerelle du Bleu-blanc-rouge : la musicienne et entrepreneure incarne la persévérance.

Sa boutique, Dianorgues, en est l'exemple parfait.

«Avant d'ouvrir en 1987, les gens disaient à mon mari que je ferais faillite, raconte-t-elle. J'ai ouvert avec 650 pieds carrés et 650 dollars de loyer par mois. J'ai dit à mon mari 'il faut que je donne tant de cours pour subvenir'.

«En 1989, j'ai été voir mon propriétaire et je lui ai dit 'je t'achète'. Il n'a pas eu le temps d'y penser longtemps...»

«DES TANKS PASSAIENT ICI DANS LA RUE (PENDANT LA CRISE D'OKA). JE VENDAIS DES HARMONICAS ET DES GUITARES AUX POLICIERS.»



Trois ans plus tard, Mme Bibaud a ajouté un étage à l'immeuble. Elle a traversé la Crise d'Oka, l'épisode du verglas, et, plus récemment, la pandémie.

Dianorgues est maintenant le seul commerce de musique de la ville. Aucun n'a survécu aux nombreux tourbillons qui ont déferlé au fil du temps.

«Des tanks passaient ici dans la rue (pendant la Crise d'Oka). Je vendais des harmonicas et des guitares aux policiers. Je sortais avec l'orgue à batterie jouer 'Dimanche soir à Châteauguay'. On a viré ça en fun.»

UN SEUL ÉCHEC

Ce que Mme Bibaud ne possède pas sur le plan affectif, elle le comble dans ses activités professionnelles et passe-temps.

Passionnée de moto et marchande d'instruments de qualité fabriquées au Québec, Mme Bibaud est divorcée depuis une trentaine d'années. La maladie mentale de son ex-époux a pesé lourd dans cet échec conjugal.

«J'ai été mariée avec un homme extraordinaire et bipolaire, malheureusement, confie-t-elle. Ça a toujours bien été. À un moment donné, il est tombé en amour avec ma secrétaire. Il ne savait pas trop où il s'en allait.

«Un soir je lui ai dit : 'je ne me couche pas avec une guenille usagée'. Je l'ai mis dehors de la maison, mais on ne s'est jamais chicané.»

Cette rupture a entraîné des problèmes au-delà des états d'âmes qu'éprouvait Mme Bibaud. En un mois, elle a racheté sa part de la maison et sa situation financière en a pris un coup.

«Je suis passée au bord de la faillite parce que je payais tous mes comptes et je ne faisais plus rien. Mon comptable m'a dit : 'Hey ! Il faut que tu fasses quelque chose !'. Ça m'a réveillée. Mais je lui parle encore.»

La mère de son ex-époux avait également des symptômes s'apparentant à la maladie mentale, selon Mme Bibaud.

«On allait à la messe de minuit et elle virait talons. Mon beau-père (lui en voulait). On ne le savait pas dans ce temps-là. On parle de 1982 ou 1983.

«On sait plus c'est quoi au grand jour. Je trouve ça de valeur. Il m'a appelé cette semaine pour ma fête. Je vais toujours l'aimer. Tu ne peux pas effacer le passé et j'ai été heureuse avec lui.»

COMBLER L'AMOUR PAR L'AMITIÉ

Mme Bibaud, qui a ensuite passé six ans de vie commune avec un Français qu'elle décrit comme ayant «un caractère différent», s'investit maintenant dans les amitiés qu'elle a tissées.

Parmi elles, une employée de sa boutique qu'elle héberge dans son salon. Il y a vraisemblablement matière à se marcher sur les pieds, mais sa prémisses décrit leur complicité.

«Des fois, l'amitié est plus forte que l'amour, note-t-elle. On peut se chicaner, mais ça fait jamais mal.»

Entre ses engagements au Centre Bell, sa routine au magasin et ses randonnées en moto, Mme Bibaud est comblée par l'amitié.

«Je ne suis jamais seule. C'est le plus beau cadeau de la vie.»

Les clients et curieux qui fréquentent Dianorgues apprécient l'oreille que Mme Bibaud tend pour les écouter.

✦ Louis-André Larivière

D'autres articles et entrevues sur lapagesportive.ca



KATERINE SAVARD NAGE DANS UN MONDE QU'ELLE NE PEUT CONTRÔLER



Le 27 novembre est une date toute spéciale pour Katerine Savard. Pourtant, le premier anniversaire de cette date, l'ex-nageuse décorée dit ne pas l'avoir vu venir tellement elle est submergée par sa nouvelle vie.

Avec le recul, elle croit ne pas avoir fait d'introspection. Une année complète vient de passer depuis que la Québécoise, médaillée de bronze à Rio, a annoncé sa retraite du sport qu'elle a tant adoré et qui, selon ses dires, la définit encore.

«J'avais même pas réalisé que ça faisait un an!»

Un déménagement à Montréal, une classe de maternelle à temps plein et des projets plein la tête, Madame Savard patauge dans un univers auquel elle n'est pas tout à fait acclimatée encore.

«Je me laisse le temps pour décider ce que les prochaines années me réservent. Je suis arrivée à Montréal à la fin août. Le 23 août, une semaine plus tard, c'était le début des classes, a-t-elle raconté à La Page Sportive, attablée à son bureau de classe pendant que ses dauphins jouaient dehors.

«Mon temps est extrêmement bien rempli. Vraiment plus maintenant, car ma vie est totalement différente. Étant responsable d'une classe d'enfants et tous les défis du système scolaire, je suis rentrée dans le bain.»

LES DÉFIS DE L'ENSEIGNEMENT

Selon ses dires, l'ex-olympienne apprend un peu à la dure à exercer la carrière qu'elle rêvait mener. Les dessous du réseau public l'empêchent de l'aimer entièrement, même si elle adore travailler avec les enfants.

Les manques de ressources et les tâches

«J'AI TOUJOURS ÉTÉ HABITUÉE À CONTRÔLER MA CARRIÈRE, PAS MAINTENANT. LE SYSTÈME EST DUR SUR LES PROFS ET LES ENFANTS AUSSI.»

connexes font parfois qu'elle se sent seule au relais, que les mouvements sont plus ardues pour atteindre le muret, surtout en eaux troubles.

«J'ai beaucoup de difficulté à m'imaginer faire ça toute ma vie. Je ne sais pas si je me vois faire de l'enseignement encore 30 ans. Ce n'est pas un monde facile. Ça ne dépend pas de nous. Les ressources manquent et ça entraîne beaucoup de défis.

«J'ai toujours été habituée à contrôler ma carrière, pas maintenant. Le système est dur sur les profs et les enfants aussi.

Savard croit que le sentiment est répandu dans plusieurs établissements. La paradoxe de fournir des outils aux élèves avec peu de ressources freine l'élan de plusieurs enseignants.

«On aurait tellement besoin de plus, s'inquiète-t-elle. On a tellement une bonne équipe, mais elle a beaucoup de besoins. C'est difficile de répondre à tous les besoins.

«C'est difficile pour les enfants et les familles, et la direction ne peut pas répondre à tous les besoins. J'en vois dans toutes les écoles.»

Lorsque ses bouts-de-chou entrent dans la classe, ils l'entourent et la couvrent de câlins. Le sourire est instantané. Une remarque candide se répand : «Madame Katerine, vos cheveux!».

«Ah oui... j'ai oublié de les attacher!»

ANNÉE CHARGÉE

Savard n'a pas eu de perspective d'emploi à plein temps à Québec lorsqu'elle s'est consacrée à l'enseignement préscolaire. Elle a accepté un poste dans la métropole où elle a suivi son cœur, ses amitiés et d'autres possibilités.

«L'an passé, j'avais deux contrats comme suppléante. Là j'ai ma classe. C'est ma première année complète et c'est beaucoup de gestion, de planification. Je suis bien plus qu'une enseignante.

«Cette charge accapare tout mon temps. Je donne aussi de mon temps comme coach le soir. J'ai un horaire extrêmement chargé.»

Ce déménagement n'était pas sans son lot d'émotions, elle qui est originaire de Pont-Rouge.

«J'ai toujours été une fille émotionnelle, dans toutes les sphères de ma vie. C'est mon

branle-bas de combat, les émotions. La dernière année et demie, je suis retournée avec ma famille et mes nièces, donc ça m'a fait un pincement. Je m'en ennuie. C'est juste trois heures, donc ça se fait bien.»

PRÈS DES PISCINES

Le peu de temps libre dont elle dispose, Savard trouve le moyen d'être impliquée et redonne au sport qui l'a rendue célèbre. Elle aide son ancien entraîneur Claude Saint-Jean à CAMU à encadrer de jeunes nageurs. Un autre volet d'enseignement qui pourrait possiblement préparer une autre carrière.

«Je pense que je suis faite pour être avec des plus jeunes. J'enseigne au primaire, je dirige des jeunes. J'ai une facilité avec eux et avec les ados. Ils utilisent plus mon expérience, affirme-t-elle.

«Avant j'étais plus une pédagogue et mon côté amoureuse de la natation fait que je partage ma passion. C'est un mandat différent.

Savard croit tout de même qu'œuvrer comme entraîneuse n'est pas une tâche facile, même dans l'ère moderne.

«Je ne ferme pas la porte à être coach, préviens-elle. Personne ne va cacher que les femmes dans le sport, du côté du 'coaching', ça peut être plus difficile. Quand t'entraînes, tu as une vie familiale, tu pars souvent... je ne sais pas si je peux l'envisager.»

Si elle est toujours connue et reconnue dans le milieu de la natation, le contraste est fort avec l'après-carrière : peu sont les parents ou enfants familiers avec ses exploits d'athlète à l'échelle internationale.

«Avant je vivais de cette passion. Ça m'a énormément identifié. J'ai l'impression que dans une classe, je ne suis pas une autre personne, mais je ne suis pas une nageuse. J'enseigne au préscolaire en maternelle. Les enfants n'ont aucune idée qui je suis, de ce que j'ai fait.

«C'est très multiculturel, donc ils n'ont pas tous suivi les Jeux olympiques de 2020... mon parcours sportif a fait de moi qui je suis, c'est certain. La façon dont j'ai grandi dans le sport se reflète encore dans mon entraînement.»

Celle qui caresse encore des projets de cinéma avoue tout de même que cet autre milieu lui a offert une certaine notoriété.

«Ce dont les gens me parlent le plus souvent, ce n'est pas la même chose. Ma médaille olympique ou... Nadia Butterfly. Oui, quand même beaucoup!»

L'ESPOIR DU CH VINZENZ ROHRER «TRAVERSE UN CREUX» EN SUISSE

L'espoir des Canadiens de Montréal Vinzenz Rohrer est le premier à l'admettre : il n'a pas une saison à tout casser en Suisse.

L'attaquant des Lions de Zurich, un marchand de vitesse de 5 pi 11 po, préfère ne pas s'y attarder. N'empêche qu'il aimerait noircir la feuille de pointage plus souvent.

«Je suis rendu à quoi ? Deux buts ?», demande le choix de troisième tour en 2022 à l'auteur de ces lignes en s'esclaffant, alors qu'il profite d'une rare soirée de repos.

«Mon rôle n'a pas vraiment changé. Ce n'est pas la cause vraiment, j'ai beaucoup de chances de marquer et j'en crée beaucoup. Je ne suis juste pas très efficace pour finir les jeux (présentement).

«J'obtiens beaucoup de chances, mais je ne marque pas. Parfois, c'est ça le hockey. Je ne pense pas qu'il y ait une grosse barrière mentale qui explique les causes. C'est comme ça. Ça arrive.»

Au camp du Tricolore, cet été, l'Autrichien a fait partie d'une vague de 25 retranchements. Le 28 septembre, il se rendait à l'entraînement à la Place Bell. Une convocation avec Jeff Gorton et Kent Hughes l'attendait. Après une courte rencontre, il a pris l'avion vers Zurich avec une certaine déception.

Peu importe le rendement des Lions, il n'est pas impossible de revoir Rohrer à Montréal en fin de saison, selon ses dires.



«Laval, c'est assurément une option cette année.»

DÉÇU DE SA PRODUCTION

Quelques mois après avoir apposé sa signature à un premier contrat professionnel avec le Bleu-blanc-rouge, il veut et doit prouver que son développement progresse à tous les niveaux. Un poids pèse sur ses épaules, par contre.

Les responsabilités qui lui sont confiées sont surtout en infériorité numérique et en fin de match, lorsque l'équipe protège son avance. Dur de contribuer offensivement.

«Ma production est dans ma tête, admet-il. Plusieurs joueurs le vivent. Je mentirais en vous disant que je n'y pense pas. Mais après un match, je me pose plus des questions à savoir si j'ai bien joué. Honnêtement, la plupart des matchs, je sors de l'aréna satisfait.

«Il y a des choses plus importantes que les statistiques. Les premiers points, il sont toujours dans la tête, et tu veux que ce soit différent.»

De nature très terre à terre et posée, Rohrer souligne un aspect de son jeu qui pourrait changer la donne.

«L'an dernier, j'ai inscrit 15 buts. Ce n'est pas dur de constater que je traverse un creux. Quand je sors d'un match, je me dis que je suis satisfait, mais je n'ai pas beaucoup de points.

«Je me dis que la prochaine fois, ce sera mieux. C'est frustrant, mais des fois, c'est comme ça.»

Quand le jeune homme a le moral dans les talons, il peut se confier à son ami David Reinbacher, choix de premier tour du Tricolore en 2023 et défenseur du Rocket de Laval. Il se tourne aussi vers son journal intime pour faire le vide.

Il a aussi un allié chez les Canadiens.

«Le recruteur européen Lauri Korpikoski était ici la semaine dernière. On est allé souper. Il reviendra en janvier. Il est mon principal

contact avec l'organisation. Rob Ramage aussi à l'occasion.

«On a parlé de hockey et des choses dans ma vie, comment je me sens, puis de mon jeu depuis mon retour à Zurich.»

DES LIONS PEU AFFAMÉS

Les Lions viennent de coller deux championnats d'affilée en Ligue nationale A. La présente campagne est plus difficile : à son 25e match de la saison, le club se situait à 20 points du premier rang.

Les joueurs se regardent dans le blanc de yeux et cherchent à renverser la vapeur.

«On veut un autre championnat, assure-t-il. Tout le monde veut que ça change. Ce n'est pas aussi facile qu'on le pensait. On en arache depuis quelque temps. On a des idées pour s'en sortir. J'espère qu'on y parviendra.»

L'Autriche a été éliminée en tournoi de qualification olympique et ne participera pas aux Jeux de 2026. Rohrer dit ne pas avoir de plans concrets en équipe nationale à l'heure actuelle, mais que ce sera une décision spontanée.

✦ Louis-André Larivière

Poursuivez votre lecture en consultant l'article intégral sur lapagesportive.ca



Ruba Ghazal

Députée de Mercier
Cheffe du deuxième groupe d'opposition



ASSEMBLÉE
NATIONALE
DU QUÉBEC

SUIVEZ LA PAGE SPORTIVE!
LAPAGESPORTIVE.CA

f lapagesportiveqc
@lapagesportive_qc

@la-page-sportive.bsky.social
@LaPageSportive